

L'invention d'un monument historique : le cas du palais des papes d'Avignon de la Révolution au début du XX^e siècle.

The Invention of a Historic Monument, the Case of the Palais des Papes at Avignon from the Revolution to the Twentieth century

Entstehung eines historischen Denkmals : der Fall des Papstpalastes zu Avignon von der Revolution bis zum Anfang des 20. Jahrhunderts

Dominique Vingtain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/296>

DOI : 10.4000/lha.296

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2011

Pagination : 109-125

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Dominique Vingtain, « L'invention d'un monument historique : le cas du palais des papes d'Avignon de la Révolution au début du XX^e siècle. », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 10 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lha/296> ; DOI : 10.4000/lha.296

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés à l'Association LHA

L'invention d'un monument historique : le cas du palais des papes d'Avignon de la Révolution au début du XX^e siècle.

The Invention of a Historic Monument, the Case of the Palais des Papes at Avignon from the Revolution to the Twentieth century

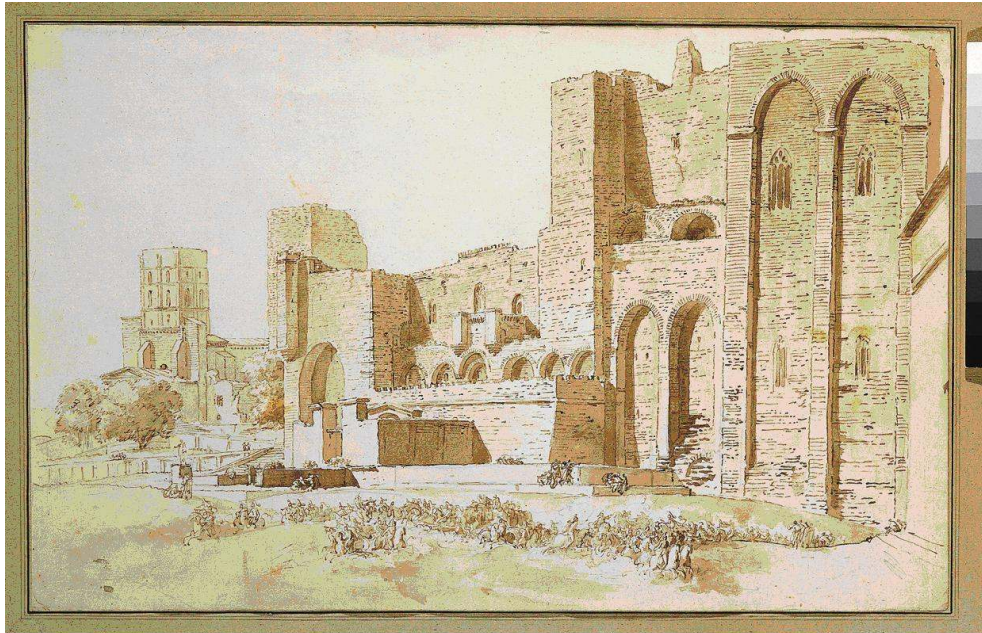
Entstehung eines historischen Denkmals : der Fall des Papstpalastes zu Avignon von der Revolution bis zum Anfang des 20. Jahrhunderts

Dominique Vingtain

- 1 Cet article rend compte d'une partie de ma thèse de doctorat, Du passé composé : genèse d'un Monument historique français, le palais des papes d'Avignon de la Révolution à la seconde guerre mondiale (sous la direction du professeur Jean-Michel Leniaud, Éphe, IV^e section) et présente quelques-uns des processus aboutissant à la transformation du palais en monument historique. Le point de vue privilégié ici est celui des opinions publiques et individuelles, des émotions, qui sous-tendent ce processus et explicitent les décisions prises, les choix effectués.
- 2 L'expulsion du dernier vice-légat en juin 1790 et le rattachement à la France du Comtat Venaissin et d'Avignon en septembre 1791 marquèrent la fin du gouvernement pontifical. La prise du palais par les troupes révolutionnaires de Jourdan, dit Coupe-Tête, le 17 août 1791, consacra sa perte de fonction et amorça sa transformation en « Fort » (ill. 1). La Révolution ouvrit ainsi une ère de glissements de sens successifs, intimement liés à la conjoncture politique et idéologique, qui allait se poursuivre durant tout le XIX^e siècle.
- 3 Le palais des papes est une remarquable illustration des pratiques de réaffectation développées en France à cette époque. Après que sa destruction fut votée en 1792, l'« ancien palais du vice légat » se vit transformer d'une part en prison civile départementale et d'autre part en caserne. Ces nouveaux usages instaurés par la Révolution, confirmés par les décrets impériaux de 1810 et 1811 (réglant partout en

France le sort des locaux affectés aux casernes et prisons) durèrent aussi longtemps que l'installation pontificale elle-même et eurent de profondes conséquences sur le bâtiment et ses décors. Malgré son inscription sur la liste des monuments historiques de 1840, malgré la promesse de Napoléon III de le rendre à sa destination originelle et d'entreprendre sa restauration en 1860, ce monument ne fut évacué par les prisons qu'en 1871 et par le Génie militaire qu'en 1906. Ouvert au public l'année suivante, il fit ensuite l'objet d'une restauration qui dura plusieurs décennies.

- 4 Ce qui importe ici est de montrer les conséquences de l'histoire sur le monument, d'analyser comment il en est parfois le cadre, parfois l'objet, et quelquefois l'emblème.
- 5 III. 1 : La prise du palais le 17 août 1791



Anonyme, 1791. Dessin teinté d'encre de Chine sur papier. Avec cadre : H. 42 ; L. 61 cm. Avignon, collection Aubanel

La triste affaire des massacres de la Glacière (16 octobre 1791)

- 6 Ces massacres se déroulèrent en deux temps dans une ville où la tension sociale était à son paroxysme, administrée par un conseil municipal provisoire et issu d'un coup de force, dans l'attente de l'arrivée des médiateurs parisiens. Les membres de l'ancienne municipalité Richard œuvraient dans l'ombre pour reprendre le pouvoir, propageant des rumeurs diffamatoires contre la municipalité provisoire. Les reproches qui lui étaient faits portaient sur la vente des biens religieux acceptée dans un premier temps par la population à qui la municipalité Richard avait promis que les bénéfices serviraient à rembourser la dette de la ville et à aider les chômeurs. Des affiches placardées dans Avignon accusaient les administrateurs provisoires d'avoir détourné cet argent à leur profit et d'avoir également fait main basse sur les biens du mont de piété. Or le sujet était particulièrement sensible dans une ville accablée depuis des années par le chômage et où presque tous les habitants des classes populaires avaient eu recours à cette institution.

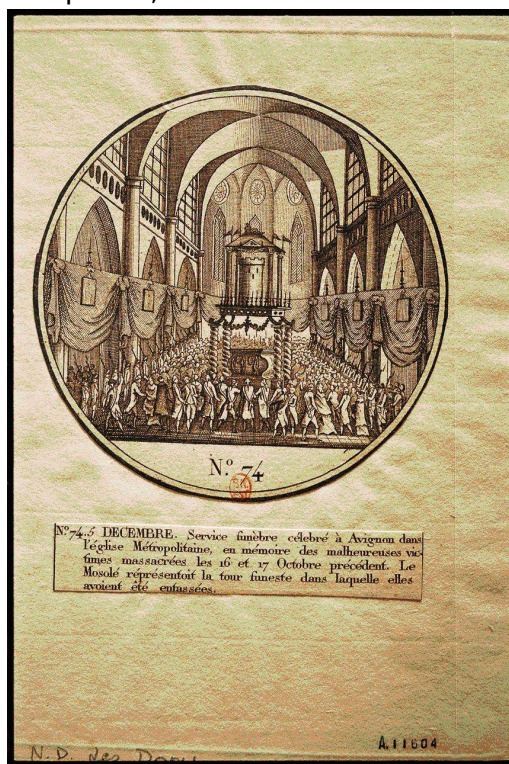
- 7 L'émeute éclata le 16 octobre : une foule importante s'était massée dans l'église des Cordeliers, attirée par la rumeur insistante d'un miracle. Une statue de la Vierge, disait-on, rougissait et versait des larmes, tant sa tristesse était grande du fait des exactions commises par l'administration provisoire. Un membre de l'ancienne municipalité présent dans l'église se mit à haranguer la foule, suscitant l'hostilité contre le pouvoir en place. Une petite délégation fut alors constituée pour aller vérifier si les biens du mont de piété avaient effectivement été spoliés ; elle croisa le chemin de Lescuyer¹, secrétaire de la municipalité, qu'elle conduisit aussitôt aux Cordeliers où il fut contraint de répondre aux questions de la foule qui soudain s'enflamma et le massacra, le laissant agonisant au pied de l'autel lorsque l'arrivée de Jourdan, commandant du « Fort » de l'armée révolutionnaire, dispersa les émeutiers.
- 8 On retrouve dans cet événement les caractéristiques majeures de bien des émeutes et scènes de violence collective de la Révolution : une fausse rumeur reposant sur des faits ou préoccupations avérés, et une « hallucination collective à caractère religieux² ». De fait, l'action insidieuse des partisans de la municipalité Richard aboutit effectivement à déstabiliser le pouvoir en place mais dans des proportions qui dépassèrent leurs intentions, au gré d'une réaction fondée sur des sentiments irrationnels que plus personne ne pouvait contrôler. Lescuyer rendit l'âme à l'hôpital d'Avignon ; son jeune fils de seize ans exhorta le clan des patriotes à le venger. La vengeance d'ordre privée pour les uns et la volonté d'en finir avec la contre-révolution pour les autres conduisirent dans l'après-midi à l'arrestation dans Avignon d'une cinquantaine de personnes qui furent conduites au « Fort » et enfermées notamment avec les prisonniers du 21 août (officiers municipaux de la municipalité Richard renversée, femme et fils de certains d'entre eux demeurés introuvables, et la fameuse Ratapiole, figure féminine des soulèvements du 10 juin). La majorité d'entre eux furent sommairement exécutés dans la nuit même par deux troupes ayant forcé l'entrée. Dans la nuit, les corps des victimes furent jetés au fond de la tour des latrines, voisine du grand escalier où se pratiquèrent les exécutions. C'est d'ailleurs une confusion toponymique qui est à l'origine du nom de cet événement : la tour des latrines, telle qu'on l'appelait au XIV^e siècle, fut ensuite dite de la glacière, en raison de la présence de ce dispositif dans le jardin oriental. Les témoignages colportés, et parfois enjolivés, contribuèrent à diffuser un sentiment d'horreur : le déchaînement de la violence physique, fait que plusieurs victimes n'étaient pas mortes lorsqu'on les précipita dans la tour et qu'on entendit longuement leurs plaintes, la présence de nombreuses femmes, tout concourait à la condamnation sans partage de ces actes barbares.
- 9 De fait, cet événement, qui connut un immense retentissement tant dans le Comtat et en Provence qu'à Paris, constitua une césure radicale. Si les insurrections de juin 1790 avaient marqué une rupture complète avec le pouvoir pontifical, les massacres de la glacière entraînèrent un infléchissement de l'opinion en faveur de la contre-révolution ou tout au moins de l'aile modérée des patriotes. Le pouvoir en place tenta de masquer ces massacres derrière l'assassinat de Lescuyer qui en était en quelque sorte l'excuse voire la légitimation. La conséquence politique la plus directe de tout ceci fut l'élection d'une nouvelle municipalité emmenée par les « amis de l'ordre et de la tranquillité³ ». Dans ce nouveau cadre, et après leur arrestation, un procès fut intenté aux « glaciéristes » mais il fut interrompu par l'amnistie de tous les crimes commis à Avignon et dans le Comtat proclamée par la Législative en mars 1792. Le 29 avril, les glaciéristes revinrent à Avignon où ils firent une véritable entrée triomphale, consacrant symboliquement la

victoire de la nation sur l'aristocratie⁴. Ce fut le signal d'un nouveau renversement de tendance et en juillet 1792, les révolutionnaires remportèrent les élections municipales.

- 10 L'amnistie de mars 1792 ne permit ni aux familles ni à l'ordre social de trouver réparation après une tragédie d'une telle importance. Celle-ci resta d'autant plus longtemps présente dans les esprits, localement – ne serait-ce que pour d'évidentes raisons affectives –, mais aussi à Paris où elle devint un enjeu politique rassemblant les opposants à la Révolution. Cette réutilisation de l'événement à des fins de propagande politique se fit essentiellement à travers ce qui constitua « la première guerre des gravures⁵ ». Et ce fut la première fois que les contre-révolutionnaires utilisèrent ce medium pour s'opposer aux patriotes sur un terrain déjà utilisé par ceux-ci.
- 11 Une première gravure (5 décembre [1791] *Service funèbre célébré à Avignon dans l'Église métropolitaine en mémoire des malheureuses victimes massacrées les 16 et 17 octobre précédents* appartenant à la collection baptisée *Galerie historique ou Tableau des événements de la Révolution française*, publiée entre 1795 et 1798 (ill. 2), montre la messe solennelle dite à la mémoire des victimes devant une assistance fournie et au sein d'un vaisseau entièrement tendu de noir au centre duquel se dressait un catafalque monumental. Ce catafalque était surmonté d'une grande tour appelée « la tour funeste », sur laquelle la légende rimée apportait des précisions.

« Dans cette sombre tour tout est plein de leurs crimes
son aspect seul suffit pour nous glacer d'horreur
les cris des malheureux, le nombre des victimes
n'avoient point assouvi leur barbare fureur⁶. »

III. 2 : Service funèbre en mémoire des victimes des massacres de la Glacière, célébré dans l'église métropolitaine, en décembre 1791



1791. Gravure. Sans cadre : H. 20 ; L. 14,6 cm. Paris, Bibliothèque nationale de France, inv. A 11.604

- 12 La tour, qui avait été autrefois la très prosaïque tour des latrines, rappelait désormais des souvenirs funestes, et son aspect seul inspirait l'horreur. Elle devenait par le truchement de cette cérémonie un emblème commémorant à lui seul un des événements essentiels de la Révolution avignonnaise. On peut voir dans ce processus d'incarnation de l'événement dans un objet, comme un écho des « petites Bastilles » produites par le « patriote Palloy », adjudicataire des décombres de la prison gothique parisienne. Ces figurines, taillées dans les pierres mêmes de la Bastille, en conservaient la nature essentielle ; elles étaient portées en procession lors des fêtes civiques pour « perpétuer l'horreur du despotisme ».
- 13 Le massacre de la glacière entacha le « Fort » d'une charge symbolique très négative, rappelant par sa seule présence les exactions commises par des révolutionnaires en fureur. Ce soudain glissement dans la perception publique de la tour funeste allait s'étendre très vite à l'ensemble de l'ancien palais du vice-légat et constitua la pierre d'angle de la construction de la légende noire du palais des papes. Légende dont les effets furent perceptibles encore très tard dans le XIX^e siècle.
- 14 Deux autres gravures traitant du même sujet furent publiées postérieurement à l'événement et montrent sa prégnance dans l'imaginaire collectif. La première, intitulée *Tableau des massacres commis dans le Palais d'Avignon*, est une gravure sur bois exécutée à une date inconnue et qui fit l'objet de plusieurs tirages ; l'exemplaire présenté ici a été publié vers 1815-1816 et démontre comment on utilisa l'affaire déjà ancienne de la Glacière dans un but de propagande anti-napoléonienne (ill. 3)⁷.

III. 3 : Les massacres de la Glacière



Anonyme, 1815. Gravure sur bois. Avec cadre : H. 67 ; L. 58 cm. Avignon, Palais des Papes, inv. 1489

- 15 La seconde d'entre elles, de Magny et Petit, servit probablement de frontispice à l'*Histoire de la révolution avignonnaise* de l'abbé André, publiée à Paris en 1844. Les auteurs recherchent la vraisemblance historique, la scène se situant dans un grand escalier, tout en lui donnant des accents théâtraux afin d'accuser le caractère tragique de l'événement

et de souligner l'importance du méfait commis par les glaciéristes (ill. 4). On voit par là la persistance d'une propagande qui avait débuté au lendemain de l'événement à travers la guerre des gravures.

III. 4 : Le massacre de la Glacière



Magny et Petit, 1844. Lithographie. Avec cadre : H. 21 ; L. 25 cm. Avignon, Palais des Papes, inv. 967

- 16 La diversité des traitements de cette scène induit l'idée de gravures multiples circulant encore tard dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette vision est d'ailleurs corroborée par le fait que chaque année sous la Restauration, les 16 et 17 octobre, une femme du peuple vendait des images représentant divers épisodes des massacres et indiquant les noms des glaciéristes encore vivants « pour que tout bon et tout fidèle sujet du roi et véritable français s'en garantisse⁸ ».
- 17 De cet événement qui connut une si longue postérité, les contemporains retinrent en premier lieu la nécessité d'une inflexion politique vers le camp des réformateurs modérés voire des anti-révolutionnaires, inflexion qui connut elle aussi un revirement moins d'un an plus tard. Ils en gardèrent aussi l'image d'un « Fort » entaché par le carnage qui y avait été perpétré. Nul doute que cette dernière considération ne pesât sur le projet de démolition de la Bastille du Midi.

La démolition programmée de la Bastille du Midi

- 18 Ce projet prend place dans une phase de radicalisation qui, en 1792, prit notamment la forme d'une guerre contre les emblèmes de l'Ancien Régime. Le premier octobre 1792, s'appuyant sur une loi prescrivant la démolition de tous les châteaux dont la conservation n'était pas prescrite par le corps législatif, le conseil général de la commune d'Avignon

vota la démolition du palais, comparant cet « ancien château papal » à la Bastille du Midi. Outre la valeur emblématique de cet édifice, la municipalité devait se prémunir contre la menace militaire potentielle qu'il constituait, depuis que les brigands de Jourdan Coupe-Tête y avaient établi leur « Fort » dès septembre 1791. Ainsi, considérations stratégiques et arguments idéologiques violents rejoignaient une vision utilitariste de ce futur champ de ruines recyclé en carrière de matériaux comme tant d'autres édifices français.

Le projet de démolition des remparts et du Fort (1792-1794)

- 19 L'arrêté de démolition fut approuvé par la Convention en novembre 1793. Deux rapports successifs furent rédigés par l'ingénieur en chef d'Avignon afin de dresser un projet précis consécutif à la démolition. Le premier des quatre objectifs visés consistait à bâtir un nouveau pont en se servant des matériaux issus de la démolition, afin de rattacher Avignon à la France⁹. L'intérêt de la Nation exigeait la démolition d'un palais « gothique », « élevé dans un tems barbare » et « de murs de parade autant ridicule qu'inutile ». Le jugement était sans appel à l'égard de ce palais du XIV^e siècle qui ne suscitait ni intérêt ni éloge. Le second objectif visait à aplanir le rocher des Doms (situé au nord du palais) avec les décombres puis à couronner les ruines d'un monument allégorique. Réduire les murailles en hauteur, faire disparaître le palais forteresse et la cathédrale formant acropole au sommet de la ville, tels étaient les traits de ce projet d'urbanisme par lequel on passait de formes fermées et protectrices enveloppant la ville, la protégeant des agressions éventuelles venues de l'extérieur, à la création de vastes esplanades ou voies de communication rattachant plus étroitement Avignon à la France. En janvier 1794, ordre fut donné par l'agent national à la municipalité afin que les travaux commencent, cependant, aucun dispositif n'ayant été défini, il ne fut pas mis à exécution. C'est sans doute pourquoi on fit dresser un second rapport adressé au directoire du département de Vaucluse¹⁰. Il s'agit du premier texte connu élaborant une analyse structurelle de l'édifice, s'efforçant d'en définir la nature et de faire le bilan de son état, texte antérieur d'une quarantaine d'années à celui de Mérimée. Les longues considérations sur son état de délabrement condamnaient d'avance sous le rapport financier toute tentative de réutilisation de l'édifice. Il y a là un véritable type de description alarmiste, genre qui sera repris à l'envi tout au long du XIX^e siècle par le Génie militaire pour justifier de ses démolitions de corps de bâtiment mais aussi par les architectes des monuments historiques pour légitimer la nécessité de reconstruction totale de certaines parties. La description stylistique qui insiste sur le caractère de « masse informe », sur « l'irrégularité », produisant ensemble un édifice « désagréable » à voir, contient déjà les *topoi* de la première littérature à prétention scientifique du XIX^e siècle, éléments qui perdureront quelquefois bien au-delà des limites fixées par les progrès de la science archéologique et des développements du goût pour l'architecture gothique.

L'abandon du projet

- 20 Néanmoins, malgré les conclusions de ce rapport prônant la démolition, l'agent national Derat prescrivit en juillet 1794 l'extension du projet d'aménagement d'une prison au sein du palais, au motif qu'il faudrait y enfermer également les contre-révolutionnaires. Il précisait que cet usage ne serait que temporaire, le temps de définir l'emploi des matériaux de démolition afin qu'ils n'encombrassent pas la ville.

- 21 Partout en France, la stratégie de réutilisation des édifices de l'Ancien Régime se développa dans ces années-là.

Instrumentalisation idéologique, émotions et stratégies touristiques : le témoignage des ouvrages historiques et des récits de voyage

Prosper Mérimée : un texte fondateur

- 22 Prosper Mérimée, effectua une tournée d'inspection dans le Midi de la France et un séjour à Avignon en septembre 1834, dont le récit fut publié l'année suivante¹¹. Ce palais, que souvent Mérimée, comme ses contemporains depuis la Révolution, appelle le château des papes, y est présenté tout d'abord comme une forteresse, conçue sans plan d'ensemble et de manière « rustique », deux notions qui reviendront de manière récurrente sous la plume des auteurs suivants jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce texte est l'un des premiers à donner une analyse structurelle et stylistique de l'édifice et sera fondateur des publications suivantes.
- 23 L'autre aspect mis en exergue par Mérimée est la présence de l'Inquisition. Il décrit les tours qui, à l'Est, avaient abrité les Inquisiteurs et la chambre de torture. Cette dernière, avec sa voûte en entonnoir, ne peut être que la cuisine de Clément VI. Ce second aspect connaîtra une large postérité, plusieurs décennies durant. Mérimée insiste sur la présence d'un four, qui aurait pu servir « à chauffer des ferrements de torture », les trous voisins « où était fixée la machine nommée Vieille, invention avignonnaise pour obliger l'hérétique le plus endurci à convenir des crimes qu'on lui imputait¹² ». Mérimée précise cependant que « la puissance de cette machine et l'habileté des bourreaux de sa Sainteté étaient fort renommées dans le dernier siècle. » Se pourrait-il donc qu'il s'agisse là d'un usage moderne de la cuisine de Clément VI ? Rien ne permet de savoir ce qu'en pense vraiment Mérimée.

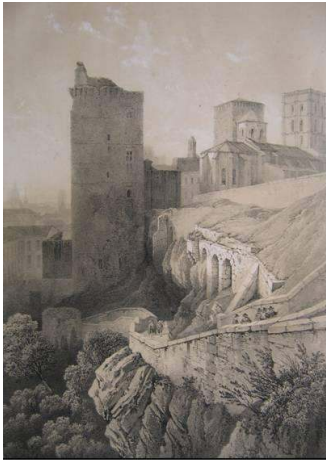
La mise en exergue des émotions

- 24 Après 1839, diverses notices historiques furent consacrées à Avignon et/ou au Palais des Papes, où l'on retrouve nombre de similitudes avec la « description raisonnée » de Mérimée. Au-delà des considérations sur le gothique, la notion de forteresse, la description topographique, les auteurs insistent très souvent sur les lieux entachés par de sombres souvenirs.
- 25 Ainsi Hassoux¹³ produit-il en 1839 une description de l'édifice émaillée de considérations sur les violences qui y furent commises. La description d'Hassoux n'est absolument pas analytique : il ne cherche pas à situer les salles, décrites plus ou moins succinctement, dans des corps de bâtiments, ni à comprendre les principes d'organisation architecturale de cet édifice.
- 26 Il livre notamment une anecdote décrivant la cruauté des mœurs du légat du pape, dont le neveu avait été horriblement mutilé en 1411 par les parents de dames avignonnaises qu'il avait gravement insultées. Le légat résolut de se venger un an plus tard et invita toutes ces familles, qui crurent à une réconciliation, à un « splendide banquet ». Au dessert, il se fit appeler sous un prétexte fallacieux tandis qu'une « explosion

épouvantable » fit sauter toute cette aile, ensevelissant cinq cents personnes. Cette anecdote est difficile à relier à des éléments historiques attestés. On sait qu'en 1401 un important incendie avait ravagé toute l'aile orientale du palais, laissant à cette aile le surnom de salle brûlée pour quatre siècles.

- 27 Il évoque aussi la « chapelle de l'Inquisition », lieu où selon lui les condamnés pour crime d'hérésie venaient faire amende honorable un cierge à la main avant d'être conduits au supplice. Le plus long passage est consacré à la quatrième salle dite « des Tortures ». C'est d'ailleurs le seul point où il s'essaie à une analyse architecturale voire architectonique, malheureusement inadéquate. Il décrit la salle coiffée d'une haute cheminée octogonale et qui n'a pas d'écho, où l'architecte a mis tout son savoir au service d'un dessein diabolique : étouffer les cris des suppliciés. Car c'est là que s'élevaient les bûchers de l'Inquisition.
- 28 Hassoux insiste sur les traces de fumée – d'autres y reviendront après lui, ajoutant d'autres détails sordides – et la présence des cachots de l'Inquisition.
- 29 Le « cachot » en question est une salle située dans la tour des latrines, elle-même accolée au Nord à cette prétendue salle des tortures qui n'est autre que la cuisine de Clément VI. Chez Hassoux, comme chez de nombreux auteurs suivants, l'Inquisition, ses geôles et ses salles de tortures, constituent une question centrale. Et pour couronner ce tableau déjà très noir, il y ajoute l'histoire du massacre de la Glacière et de ses deux cents suppliciés (en réalité soixante victimes) jetés par un trou visible dans ce cachot.
- 30 En mode de conclusion, Hassoux loue le « panorama immense et magnifique qui se déroule de la plate-forme du Palais ». Il ajoute : « Les étrangers, curieux d'histoire et de perfection de sites se rappellent-ils avec plaisir les émotions que leur a procuré le Palais des Papes ». Le mot en est lâché. Dans cette découverte d'un édifice ancien, l'émotion est très présente, qu'il s'agisse d'imaginer les mœurs cruelles de temps révolus, de rapporter les horreurs de l'Inquisition ou d'imaginer des fuites à travers les souterrains. Malgré ses imprécisions, la notice de Hassoux révèle en négatif toutes les zones où les visiteurs ne sont pas admis : les corps de bâtiments autour de la cour d'honneur, entièrement réaménagés en caserne et la partie du cloître de Benoît XII consacrée à la prison.
- 31 En 1842, Jean-Baptiste-Marie Joudou publia un assez volumineux ouvrage intitulé *Avignon, son histoire, ses papes, ses monumens et ses environs* qui tranche par sa liberté de ton au sein d'une production plutôt stéréotypée où se retrouvent régulièrement les mêmes éléments et les mêmes analyses¹⁴. Joudou s'applique à livrer une analyse synthétique et à démentir des contre-vérités. C'est aussi un des rares à citer ses sources et à en donner une bibliographie détaillée, regroupant tant les ouvrages du XVII^e siècle que la production contemporaine. Il insiste sur les émotions qu'il ressentit lors de sa visite et la tristesse qui se dégage de ce palais, lieu de douleur et d'enfermement, notions auxquelles le palais de Benoît XII semble être désormais assimilé (ill. 5 et 6).
- 32 « Il y a des émotions bien tristes à éprouver sous ces voûtes étroites, sous ces pans de mur, restes du palais épiscopal, dans ces salles ruinées, jadis rayonnantes d'or et de lumière ; il y a une étude philosophique à faire dans ce séjour des douleurs, où la pierre gravée reproduit les pensées des prisonniers¹⁵. »

III. 5 : Escalier de Sainte Anne à Avignon



Chapuy, Bichebois, avant 1859. Lithographie. H. 45 ; L. 36 cm. Avignon, Bibliothèque municipale, inv. Est. Atlas 62 (28)

III. 6 : Avignon. Skelton fils (1760 – 1848), del. et sculp.



Lithographie. H. 11,5 ; L. 17 cm. Avignon, Bibliothèque municipale, inv. Est. Fol. 109 (43)

De quelques visiteurs célèbres

Jules Michelet

- 33 L'année 1844 vit à Avignon trois écrivains de renom qui témoignent chacun à leur manière des conditions de la visite et de l'état du palais quatre ans après son inscription sur la première liste des Monuments historiques. Jules Michelet y séjourna du 24 au 28 mai¹⁶. Il visita le palais, conduit « par une vieille aux yeux brillants et sinistres (deux charbons sur une omelette) » qui avait vécu cinquante-huit ans dans cette demeure pontificale dont son père était le concierge. Michelet ne décrit pas suffisamment son parcours pour qu'on puisse restituer l'itinéraire proposé alors aux visiteurs. Il semble voir d'abord les salles inférieure et supérieure de la Grande Audience (destinée aux juges) et de la Grande Chapelle (où le prisonnier enchaîné devait assister à la messe), avant d'accéder aux tours du bûcher et de la torture, selon toute vraisemblance les tours du Nord-Est du palais.
- 34 « Ces horreurs, qui sont les parties honteuses de la justice, sont ici étalées dans une triomphale grandeur. Le contraste détestable d'une paternité douceuse qui torturait par derrière, se sent à l'art infernal qui disposa les voûtes de manière à contenir, étouffer, absorber les cris. Cette entente précoce de l'acoustique est l'horrible originalité du palais. » Cette tour où se trouvait le bûcher n'était autre que la cuisine de Clément VI, erreur répétée à l'envi par tous les visiteurs à qui leur guide l'avait effectivement présentée ainsi, ce dont témoigne parfaitement Michelet et les deux autres visiteurs de 1844. Michelet évoque aussi crûment la suie de cette cheminée composée de chair brûlée, les corps des suppliciés de l'Inquisition jetés dans la tour de la Glacière, ainsi que les quatre-vingts cadavres du « meurtrier révolutionnaire ». Il mentionne encore les oubliettes de l'Inquisition où on laissa quinze personnes mourir de faim, avant que l'on y jeta également deux des quatre-vingts cadavres du massacre de la Glacière (dont il faut souligner que Michelet ne le nomme pas ainsi malgré sa notoriété).
- 35 La diatribe est virulente qui englobe tant l'Église d'autrefois que ceux qui entendent œuvrer alors à la rechristianisation de la France. Et Michelet, sentencieux, de lancer une singulière invitation :
- 36 « Celui qui sentira mollir en lui le sens de la Révolution, de la Liberté, qu'il vienne au palais d'Avignon. Quoique le génie militaire ait fait ce qu'il ait pu pour parachever par esprit d'indifférence ce que la terreur brisa pas vengeance, il en reste assez pour l'exécution. »
- 37 Tout est dit et l'on retrouve ici une notion développée vers 1791-1794 avec beaucoup de vigueur, celle de la détestation du palais comme symbole d'oppression justifiant l'éventualité de sa destruction et excusant les déprédations dont il fit l'objet. Cette opinion, déjà vieille d'un demi siècle, défendue avec brio par Michelet, sera encore souvent reprise.

Charles Dickens

- 38 Charles Dickens avait entrepris un long voyage en 1844 pour se rendre de Londres à Gênes. Le 12 juillet, il fit étape à Avignon. Le récit de ce périple fut d'abord publié dans le *Daily News* du 21 janvier au 11 mars 1846, puis en mai de la même année furent édités *Pictures from Italy*, dont une traduction française partielle fut donnée en 1862. Les

voyageurs anglais étaient déjà nombreux en Provence, qu'ils parcouraient sur la route de leur Grand Tour vers l'Italie. Le texte de Dickens est important, parce que rapidement publié dans la presse, il fut de ceux qui eurent un retentissement public et contribuèrent à façonner l'image d'Avignon à l'étranger. Il est également important car il décrit les conditions de la visite du Palais des Papes avec précision.

- 39 C'est la même « diablesse d'Avignon » qui avait fait découvrir le palais à Michelet quelques mois auparavant qui accueillit et guida Dickens : on touche ici l'importance considérable du parcours et de la thématique de la visite, y compris pour un public cultivé qui reçoit comme parole d'Évangile les informations qui lui sont données. Le témoignage de Dickens décrit la même visite, les mêmes effets théâtraux de la petite vieille promue *cicerone* du lieu, les mêmes considérations historiques abusives (sur l'acoustique par exemple qui démontre que l'incise de Michelet, loin d'être le fruit d'une réflexion personnelle, ne faisait que rapporter un point du commentaire de la concierge). On doit se demander, même si rien ne permet de répondre à cette question, qui avait informé cette concierge de l'itinéraire à effectuer, des commentaires à faire ?
- 40 En dépit de ces similitudes, Dickens est un des rares à mentionner les « sombres enfilades de salles d'apparat, closes et désertes, [qui] tournent en dérision leur pompe et leur gloire de jadis, comme le corps embaumé des rois.¹⁷ » Le palais n'est pas ici présenté comme une forteresse, mais bien comme une résidence où se tenaient d'importantes réceptions. Et Dickens de révéler en outre clairement le motif de sa visite au Palais.
- « Nous ne sommes pas allés là pour voir des salles d'apparat, ni des cantonnements militaires, ni une maison d'arrêt [...]. Nous étions venus voir les ruines des salles d'épouvante où siégeait l'Inquisition¹⁸. »
- 41 La visite s'effectuait sous les regards avides des prisonniers derrière les barreaux des fenêtres et parmi les soldats oisifs groupés dans une cour. Après avoir traversé cette dernière (la cour d'honneur), la concierge ouvrait une porte à clé pour faire entrer son groupe dans une cour plus petite encombrée de gravats (la cour du cloître de Benoît XII ?), où elle présentait l'entrée d'un souterrain en ruine communiquant autrefois avec un château situé sur l'autre rive du Rhône. On visitait ensuite la « tour des oubliettes » où avait été emprisonné Rienzi, dont on voyait encore la chaîne retenue dans le mur (la tour de Trouillas ?). À quelques pas, elle montrait les petites cellules, encore pourvues de leurs portes et de leurs cadenas, où l'on enfermait les prisonniers de l'Inquisition pendant quarante-huit heures. On accédait ensuite à une salle voûtée servant de chapelle du Saint-Office, transformée en entrepôt (?). De là, on passait dans « la Salle de la Question », présentée avec force effets comme le clou de la visite, spectaculaire avec sa haute cheminée servant à étouffer les cris des victimes (la cuisine de Clément VI). Par une trappe pratiquée dans le mur, la concierge montrait une « tour très élevée, à pic, sombre, très sinistre, très noire, très froide. » Celle où l'on jetait ceux qui ne pouvaient plus être torturés et celle aussi où avaient été précipités les soixante personnes massacrées en octobre 1791. Dickens est ici plus précis que Michelet qui se trompe sur le nombre de personnes notamment. Ensuite, revenant sur ses pas dans la chapelle du Saint-Office, la concierge soulevait une trappe dans le sol pour découvrir « les oubliettes de l'Inquisition » et terminait sa visite sur cette surprise magistrale.
- 42 Dickens ressentit un « sentiment de victoire et de triomphe » à voir le « mur maudit » de ces oubliettes tombé en ruine et où les rayons du soleil pénétraient par un trou béant. Après être allé jusqu'au logis de la concierge situé sous le passage d'entrée de la forteresse « pour acheter une petite histoire du bâtiment », il en fit le tour à pied et fut frappé par

ses dimensions imposantes. Sacrifiant lui-aussi aux idées communément répandues quant à « l'énorme robustesse des tours massives, la superficie considérable du bâtiment, ses proportions gigantesques, son aspect rébarbatif et son architecture biscornue et barbare¹⁹ », le célèbre voyageur anglais émet en conclusion un jugement beaucoup plus personnel, se réjouissant de l'état de dégradation de ce palais.

« Que ce palais ait déchu au point d'être devenu un lieu où flânaient des soldats oisifs, contraints à répercuter l'écho de leur langage grossier et de leurs jurons vulgaires, à laisser flotter leurs vêtements à ses fenêtres sales, c'était là un abaissement de sa grandeur, et quelque chose qui avait de quoi vous réjouir ; mais la lumière du jour dans ses cachots et le ciel pour toit de ses chambres de torture, c'était sa ruine et sa défaite !²⁰ »

LA FIN DES MYTHES

- 43 En 1855, la seconde partie du congrès archéologique de France se tint à Aix et à Avignon. Au Palais des Papes, Arcisse de Caumont tint à en finir avec certaines légendes ineptes présentes dans de nombreux ouvrages concernant cet édifice. C'est un tournant important dont on pourra noter la répercussion dans les publications postérieures. Caumont réfuta l'existence de salles de torture, démontrant qu'il s'agissait de la cuisine, couverte de la même voûte que celles du palais des ducs de Bourgogne à Dijon, ou de diverses abbayes, dont Fontevrault. Il souligna combien ces fables, répétées lors de la visite, avaient eu d'influence y compris sur de véritables savants, tels Prosper Mérimée en 1835 et Jules Michelet en 1844.
- 44 Quelques décennies plus tard, Henry James jugea bon de revenir à son tour sur ces erreurs. Ce romancier américain, grand voyageur, écrivit un livre sur le Val de Loire et le Midi à l'usage des touristes américains pour qui la France se résumait à Paris. La revue littéraire *The Atlantic Monthly* publia ses souvenirs de voyage en 1883-1884, avant qu'ils ne fussent publiés en 1884 et intitulés *A little Tour in France*. C'est de son troisième voyage à Avignon qu'il rendit compte dans cet ouvrage.
- 45 James ne trouve guère de qualité à cette « énorme masse nue, sans décoration, sans grâce, spoliée de ses créneaux et défigurée par de sordides fenêtres modernes [...] », dont il dit encore que « l'on est frappé par son manque d'attraits ». Il profitait de l'occasion pour signaler l'intention du gouvernement de s'occuper de la restauration de ce monument. « Je signale cette intention sans la déplorer, car on ne peut rendre cet édifice moins intéressant qu'il ne l'est aujourd'hui.²¹ » Constat doublement négatif sur l'état et l'intérêt du palais d'une part, mais aussi sur la légitimité du travail des restaurateurs d'autre part. Enfin, James se faisait fort de signaler à ses lecteurs et éventuels futurs visiteurs d'Avignon les principales erreurs énumérées par les guides concernant le palais. Ainsi revenait-il sur la prétendue « chambre des tortures en forme de conduit de cheminée (qui après avoir suscité les frissons des générations successives, s'est avérée être, je crois, une boulangerie de l'époque médiévale)²² [...] » Interprétation encore erronée mais plus proche de la fonction originelle de cuisine. Visitant un prétendu cachot à Villeneuve-lès-Avignon, il soulignait que « dans presque tous les châteaux forts et toutes les tours, on se joue ainsi, avec peu de scrupules, de la sensibilité du touriste moderne²³. » Cependant, cette lucidité nouvelle, appliquée à détromper ce nouveau touriste, ne l'empêchait pas de souscrire à la théorie selon laquelle tout le monde était fou au Moyen Âge. « Cette théorie de la démence générale de l'époque n'est, après tout, peut-être pas totalement sans fondement²⁴. »

- 46 On peut douter que James, avec un tableau aussi sordide du palais, ait donné envie de s'y rendre à quelques-uns de ses compatriotes, ce qui était cependant l'objectif de son ouvrage.
- 47 Au Palais des Papes d'Avignon, les massacres de la Révolution eurent tôt fait d'être amalgamés aux prétendues horreurs de l'Inquisition et cet ensemble d'événements attestés ou non, témoignant de la cruauté des hommes, de l'aveuglement des fureurs révolutionnaires et de l'hypocrisie de l'Église, nourrit l'élaboration de la légende noire du monument. Les partis-pris idéologiques s'appuyaient sur la fascination générale pour l'horreur et prenaient aussi racine dans la méconnaissance du bâtiment et de son histoire. À compter de 1906, l'évacuation de la caserne du Génie militaire permit, en démolissant les aménagements propres à cette caserne, de mieux comprendre la structure du bâtiment médiéval, son organisation topographique. En outre, depuis une décennie que les historiens avaient accès aux Archives vaticanes, une suite de travaux historiques mieux documentés avait été publiée. D'un point de vue scientifique, les progrès avaient conduit à éradiquer les fausses légendes. Et d'un point de vue touristique, le temps de la reconstruction de la physionomie médiévale de ce grand palais pontifical avait commencé. Peintres, dessinateurs puis photographes en donnèrent bientôt une toute autre image, lumineuse et attractive, à l'image de celle d'une Provence que les édiles envisageaient déjà comme une terre de tourisme.

NOTES

1. Nicolas Jean-Baptiste Lescuyer, originaire de Picardie, habitait Avignon depuis une vingtaine d'années au moment des faits. Il avait été par le passé notaire-greffier et appartenait au courant pro-français et patriote depuis sa constitution. Il avait été un des acteurs majeurs de l'élection d'une municipalité à la française en mars 1790 et en était devenu le secrétaire. Il avait été envoyé à Paris pour essayer de convaincre l'Assemblée de ratifier le vœu de réunion du 12 juin 1790. Il fait partie des dirigeants révolutionnaires déclarés ennemis de la patrie et a participé à la lutte contre la municipalité Richard. Ces éléments biographiques sont extraits de Martine Lapied, *Le Comtat et la Révolution française, naissance des options collectives*, Aix-en-Provence, publications de l'université de Provence, 1996, p. 108.
2. Martine Lapied, *op. cit.*, 1996, p. 109 et suiv. C'est à ma connaissance la seule historienne à avoir analysé ces massacres du point de vue de « l'influence de l'imaginaire et [des] procédés de la violence collective ».
3. Martine Lapied, *op. cit.*, 1996, p. 123.
4. *Idem*, p. 124.
5. Claude Langlois, « Les massacres d'Avignon ou la première guerre des gravures », *Provence Historique*, fascicule 148, 1987, p. 287-300.
6. Cette gravure est conservée à Paris, Bibliothèque nationale, inv. A 11.604. René Moulinas, *Monument de l'Histoire Construire Reconstruire le Palais des Papes XIVe -XXe siècle*, Avignon, RMG., 2002, p. 254, n° 115.
7. R. Moulinas, *id.*, 2002, p. 253, n° 111.
8. Martine Lapied, *op. cit.*, 1996, p. 125.

9. « Idées pour employer les matériaux de démolition du palais et des murs de la ville et divers projets pour l'embellir », 15 décembre 1793, Archives départementales du Vaucluse, 1 L 439, doc. 1.
10. « Rapport relatif au ci-devant palais donné le 25 messidor an II », 13 juillet 1794, Archives départementales du Vaucluse, 1 L 439, doc.2.
11. Prosper Mérimée, Notes d'un voyage dans le Midi de la France, présentation de P.-M. Auzas, Adam Biro, 1989, (rééd. 2003), p 97-110.
12. Prosper Mérimée, *op. cit.*, p. 103.
13. Hassoux, *Notice historique du Palais des Papes*, Avignon, impr. Bonnet fils, 1839, 4 p.
14. Jean-Baptiste-Marie Joudou, *Avignon, son histoire, ses papes, ses monumens et ses environs*, Avignon, Aubanel, 1842, 502 p.
15. Jean-Baptiste-Marie Joudou, *op.cit.*, p. 422.
16. Jules Michelet, *Journal*, Paris, Gallimard, 1959, t. I (1828-1848), 943 p.
17. Charles Dickens, *Images d'Italie*, trad. Henriette Bordenave, Éditions A. Barthélémy, 1990, p.33.
18. Charles Dickens, *op. cit.*, p. 33 .
19. Charles Dickens, *op. cit.*, p. 39.
20. Charles Dickens, *op. cit.*, p. 40.
21. Jean-Michel Leniaud souligne à ce propos que James détestait l'altération des vestiges que constituait à ses yeux la restauration. Il s'était d'ailleurs indigné des travaux de Viollet-le-Duc à Carcassonne. Jean-Michel Leniaud, « Quelques passages par Avignon. Réflexions sur une histoire du patrimoine à propos du palais des papes », dans Dominique Vingtain (dir.), *Monument de l'histoire. Construire, reconstruire le Palais des Papes, XIVe-XXe siècle*, RMG, 2002, p. 10.
22. *Ibid*, p.15.
23. *Ibid*, p. 17.
24. *Id.*

RÉSUMÉS

Cet article présente quelques-uns des processus aboutissant à la transformation du palais des Papes d'Avignon en monument historique. Le point de vue privilégié ici est celui des opinions publiques et individuelles, des émotions, qui sous-tendent ce processus et explicitent les décisions prises, les choix effectués. Le rattachement à la France du Comtat-Venaissin et d'Avignon en septembre 1791 marqua la fin du gouvernement pontifical. La prise du palais par les troupes révolutionnaires le 17 août 1791 consacra sa perte de fonction. La Révolution ouvrit ainsi une ère de glissements de sens successifs, intimement liés à la conjoncture politique et idéologique, qui allait se poursuivre durant tout le XIX^e siècle. Le palais des Papes est une remarquable illustration des pratiques de réaffectation développées en France à cette époque. Après le vote de sa destruction en 1792, il se vit transformer d'une part en prison civile départementale et d'autre part en caserne. Ces nouveaux usages durèrent aussi longtemps que l'installation pontificale elle-même et eurent de profondes conséquences sur le bâtiment et ses décors. Malgré son inscription sur la liste des Monuments historiques de 1840, ce monument ne fut évacué par les prisons qu'en 1871 et par le Génie militaire qu'en 1906. Ouvert au public l'année suivante, il fit ensuite l'objet d'une restauration qui dura plusieurs décennies. Ce qui

importe ici est de montrer les conséquences de l'histoire sur le monument, d'analyser comment il en est parfois le cadre, parfois l'objet et, quelquefois, l'emblème.

This article presents the processes that resulted in the transformation of the Palais des Papes at Avignon into a historic monument. The point of view which is specially considered is that of public and individual opinions, and the emotions which underpin the processes and explain the decisions taken and choices made. The integration of the Comtat venaissin and Avignon into France, in September 1791, marked the end of papal rule, and the taking of the Palace by revolutionary troops on 17 August 1791 marked the end of the building's function as a palace. The Revolution opened up an era of progressive changes of meaning, closely linked to the political and ideological context. These changes in meaning continued throughout the nineteenth century. The Palais des Papes offers a remarkable illustration of the practices of re-use developed in France at this time. After its destruction was voted in 1792, the building was used for a while as a civil prison for the department and as a barracks. These new uses lasted as long as the pontifical installation itself, and had profound consequences on the building and its decoration. Although it was protected on the lists of historic monuments in 1840, it only ceased to be a prison in 1871, and the military left it only in 1906. Opened to the public the following year, it was the object of a restoration campaign which lasted for several decades. The aim of this article is to examine the effects of history on the monument and to analyse how it was variously the context of this history, sometimes its object and sometimes its emblem.

In diesem Artikel werden einige Vorgänge dargestellt, die zur Veränderung des Papstpalastes von Avignon in ein historisches Denkmal führten. Sie werden insbesondere vom Standpunkt der öffentlichen und individuellen Meinung und deren Emotionen aus geschildert, die den getroffenen Entscheidungen und Wahlen zugrunde lagen. So verursachte die Angliederung des Comtat Venaissin und Avignons an Frankreich im September 1791 das Ende der päpstlichen Regierung. Am 17. August 1791 entzog die Erstürmung des Papstpalastes durch die revolutionären Truppen dem Gebäude sogar den eigenen Zweck. Die Revolution läutete eine Ära von Schwankungen ein, die das 19. Jahrhundert hindurch mit den politischen und ideologischen Umständen eng verbunden wurden. Der Fall des Papstpalastes ist besonders repräsentativ für die damals in Frankreich gebräuchliche Praxis der Umfunktionierung der Denkmäler : trotz der 1792 gefassten Genehmigung, den Palast abzureißen, wurde er dann teils in ein Zivilgefängnis des Departements, teils in eine Kaserne umgestaltet. Diese neuen Verwendungen, die ebenso lange wie die päpstliche Besetzung selber dauerten, bedingten beträchtliche Folgen für das Gebäude und dessen Verzierungen. Trotz seines Eintrags in die Denkmalschutzliste im Jahre 1840 wurde das Gebäude erst 1871 von der Gefängnisverwaltung und erst 1906 von der Armee geräumt. Es wurde im folgenden Jahr für den allgemeinen Besuch zugänglich gemacht und erfuhr eine jahrzehntelange Restaurierung. Hauptsächlich zielt dieser Artikel daraufhin, die Folgen der Geschichte für das Gebäude anschaulich zu machen, welches sich mal als Rahmen, mal als Gegenstand und sogar als Symbol erwies.

AUTEUR

DOMINIQUE VINGTAIN

Dominique Vingtain est docteur en histoire de l'art (École pratique des hautes études, Sorbonne, Paris). Elle a eu la charge de diverses collections d'art médiéval de 1988 à 1993, à Nantes (musée Thomas Dobrée), à Cluny (musée d'art et d'archéologie du Moyen Âge). De 1993 à 2006, elle a été conservateur du Palais des Papes d'Avignon avant de devenir directrice du musée du Petit Palais de cette même ville. Elle a donné des cours d'histoire de l'art du Moyen Âge à l'université d'Aix-

en-Provence, publié plusieurs monographies (*Avignon, Le Palais des Papes*, Éditions Zodiaque, 1998 ; *Cluny, centre de l'Occident médiéval*, Presses du CNRS, 1994) et dirigé plusieurs ouvrages collectifs (*Avignon le Guide*, Éditions du Patrimoine, 2000 ; *Monument de l'Histoire, construire, reconstruire le Palais des Papes XIVe-XXe siècle*, Éditions RMG, 2002). Elle est l'auteur d'une thèse intitulée *Du passé composé. Genèse d'un monument historique français : le cas du Palais des Papes d'Avignon de la Révolution à la veille de la seconde guerre mondiale*.